La météo en 1939-40 (suite)

Il y a eu aussi des K.G. (prisonniers de guerre). Grâce aux souvenirs difficiles à oublier de notre camarade Germain BOIRON, nous sommes cette fois en mesure de raconter l'odyssée d'un ex "disponible" du contingent B de la classe 1935. Mobilisé au Fort de Saint-Cyr au début d'octobre 1936, après quelques semaines des "classes" militaires à pied et trois mois d'enseignement météo élémentaire, BOIRON est affecté en mars 1937 au service des Transmissions à l'ONM, 196 rue de l'Université, avec subsistance dans les casernes de l'Ecole Militaire proche. Il est renvoyé au Fort au printemps de 1938 pour suivre le peloton de préparation au CAC (Certificat d'Appétude au Commandement), dans le but d'être nommé sous-officier de réserve, spécialiste météo, avant sa libération à la fin de ses deux ans de service légal (à l'époque), laquelle devait advenir fin septembre 1938. En août, il bénéficie donc d'une permission libérale, interrompue le 1^{er} lundi de septembre par l'affaire des Sudètes, qui motiva son rappel avec celui de tous les "disponibles" des classes les plus récentes. Suite aux accords de Munich, négociés par DALADIER et CHAMBERLAIN avec HITLER et MUSSOLINI, ces disponibles sont à nouveau renvoyés dans leurs foyers vers le 15 octobre et notre camarade peut enfin retrouver ses occupations civiles d'enseignant.

Mais les plans d'expansion des puissances fascistes reprennent leur réalisation au printemps 1939 vers la Tchécoslovaquie et l'Albanie et le 23 mars, c'est le nouveau rappel des "disponibles" sous les drapeaux. Une fois encore, notre ami se retrouve au Fort. Consolation ou encouragement, le grade de sergent vient matérialiser sa réussite au CAC de l'année précédente. Quelques semaines sans grande activité sont meublées par un "recyclage" en radiogonio-sondage, car il faut "armer en personne" les onze stations mobiles de RGS en cours d'équipement matériel à Trappes et à St-Cyr. Alors que des manoeuvres aériennes se préparent en août 1939 dans la région de Meaux, la question de Danzig et de son trop fameux "couloir" met définitivement le feu aux poudres et la France est en guerre après une deuxième et courte mobilisation générale. Tous les autres mobilisables viennent rejoindre les disponibles sous les armes.

Pour la Météo, les plans de mobilisation ont prévu le repli des services centraux de l'ONM sur Saint-Cyr: Transmissions et Prévision au Fort, Ecole, magasins, services généraux, dans la "Vallée" en ville. Le Fort surpeuplé déborde généreusement sur tout le village de Bois-d'Arcy. Comme ancien chef de quart Trans. à l'ONM, le sergent BOIRON est réaffecté aux Transmissions où les installations - particulièrement celle des télétypes - sont à peine terminées. Les premiers jours, tous les messages doivent encore être passés sur téléphone de campagne et transcrits à la main sur les carnets idoine. La

nécessité d'un surcodage protégeant le secret des informations météo rallonge d'autant les temps de transfert. BOIRON rapporte être resté près de 24 h en liaison téléphonique continue avec le service météo anglais, épelant d'interminables messages, chiffre par chiffre et en anglais, sans connaître autre chose que la douzaine de mots indispensables. En compensation, l'amputation d'une grande partie de l'Europe continentale, déjà occupée par les forces de l'Axe, rétrécit le champ des cartes à transmettre et à pointer. L'adaptation se fait rapidement et la routine commence à s'installer pendant les mois de la drôle de guerre. Une partie des stations de radiosondage mobiles a été mise en place, le long des frontières sensibles en priorité : Calais-Marck, Stenay-Charleville, Belfort-Sermamagny, puis Lyon-Bron, Bordeaux-Mérignac, Marseille-Marignane.

Après le premier coup de boutoir de la Blitz-Krieg sur Sedan et le pénible embarquement de Dunkerque, les premières stations se sont repliées et l'on envisage d'en mettre une nouvelle en place en Bretagne. Vers le 15 avril 1940, une autre unité commandée par Jean POZZI, René LAMPS et comprenant entre autres, Germain BOIRON, Jean COLLIN, Pierre MOUSSON, Jean HOUVET, QUIERS, GOUHEY est constituée au Fort de Saint-Cyr, d'où elles étaient toutes parties. Le 22 mai, elle prend la route de l'Ouest et s'installe d'abord dans les communs du Château d'O, près de Mortrée (Orne), toute proche du noeud stratégique de communication d'Argentan et de l'étoile ferroviaire de Surdon, région qui connaîtra quatre ans plus tard l'anéantissement des armées allemandes de Normandie. Fin mai, lors de la deuxième phase de l'offensive sur la Somme, la station centrale de radiosondage du Fort de St-Cyr, dirigée par le capitaine PENARD avec Victor MARC comme adjoint, en repli avec la plus grande partie de ses réserves de matériel aérologique, fera sa première étape dans les mêmes locaux du château d'O. Les divisions motorisées allemandes ayant franchi la basse-Seine, la retraite doit être poursuivie au sud de la Loire passée aux Ponts-de-Cé, puis ce sera Brissac, Poitiers et Barbezieux où le gros des éléments de l'ONM se prépare déjà à gagner Bordeaux et finalement Vic-Bigorre. Quant à la SRGS de Bretagne, selon les consignes reçues, elle a continué sa marche vers l'Ouest par Le Mans, Sillé-le-Guillaume, Rennes. POZZI voyant la tournure des événements et ayant sans nul doute perdu le contact avec l'E-M. de la Météo, a tenté aussi de franchir la Loire. Mais les gendarmes de la Prévôté l'en ont empêché, lui annonçant qu'il était trop tard, tous les ponts étant déjà sautés. Il dirigea donc son détachement vers Lorient, Le Pérello et aboutit au Fort du Talud, occupé par des marins sans préoccupation des météo. Des officiers de la Marine vinrent bientôt inciter leurs hommes à se rendre sans délai sur le port de Lorient pour trouver un embarquement à destination de l'Angleterre ou de l'Afrique, pour éviter une capture maintenant inéluctable et éventuellement continuer la lutte. Mais il n'y avait pas d'ordres, ni même de conseils pour ces quelques aviateurs météo, "subsistants" récemment tombés du ciel et qui demeurèrent abandonnés à eux-mêmes. Ils apprirent donc la nouvelle de l'Armistice sollicité par PETAIN avec "honte et soulagement".

Le 24 juin 1940, un détachement motorisé allemand atteignit le Fort du Talud et nos camarades trouvés en formation armée (si l'on peut dire!) et sous l'uniforme, étaient dès lors considérés comme prisonniers. Mais les Allemands, en pleine euphorie, les assuraient d'une prompte libération, la chute de l'Angleterre n'étant plus qu'une question de quelques semaines. Le matériel déchargé des camions, les hommes y furent répartis, ainsi que dans les places vacantes des véhicules allemands. BOIRON assure que de ceux-ci, un Français put s'échapper avec la complicité évidente de ses gardiens, qui l'encourageaient à prendre le large par signes non équivoques. Les autres furent logés d'une manière très libérale dans une caserne de Lorient: des "Ausweis" sont généreusement délivrés à tous ceux qui peuvent invoquer un motif d'apparence valable pour retrouver la vie civile et y exercer une activité utile à la communauté française. . . et allemande. Les enseignants ne font pas encore partie du lot. Madame POZZI a pu suivre depuis Mortrée son mari, avec leur petite voiture personnelle. Ce dernier, Lorrain parlant allemand, peut expliquer son utilité comme ingénieur du Génie Rural, déjà titulaire d'une circonscription depuis sa démobilisation d'octobre 1938. Aussi le laisse-t-on filer. Jean COLLIN, enseignant, est fiancé à une enseignante alsacienne, qui réussit à retrouver sa trace et à le faire évader. Si bien que le malheureux BOIRON, comme quelques autres de ses camarades, dont sans doute Pierre MOUSSON, Jean HOUVET et peut-être QUIERS, qui n'ont ni combine, ni intercesseur polyglotte, se retrouvent bouclés cette fois pour de bon, dans le système de sécurité bien organisé des stalags. D'abord, près de Lorient, à l'école Ste-Marie: Front-Stalag d'Hennebont, où après examens médicaux par des médecins français, 900 prisonniers sur environ 2000, sont encore renvoyés dans leurs foyers. Avant d'avoir pu profiter de cette facilité, BOIRON se retrouve dans un autre Front-Stalag à Saleux, près d'Amiens, où en se rapprochant des frontières, l'étau se referme de plus en plus. Les possibilités d'évasion sont freinées par la crainte des représailles sur les familles, dont les gardiens entretiennent le bruit. C'est qu'ils commencent à se montrer plus tâtilons, les Anglais se révélant plus coriaces que prévu!

Le 1er novembre 1940, c'est un long voyage de plusieurs jours, vers l'Est, en wagons à bestiaux "Hommes 40, Chevaux en long 8". Malgré cet avis, on s'y retrouve 50 à 60 avec chacun une boule de pain et un bidon d'eau claire pour tout viatique. Pendant toute la durée du parcours, la porte cadenassée ne sera ouverte qu'une fois pour permettre à quelques hommes de corvée de remplir les bidons à la "grue à eau" des locomotives. Quand le convoi s'arrête définitivement, nos camarades sont à Stalack (Stalag IA) en Prusse Orientale, à une soixantaine de km d'Eylau. Après trois semaines au milieu des barbelés, BOIRON est complètement séparé de ses deux derniers camarades météo. Désigné pour le Stalag XXB à Marienburg (maintenant Marlborck), ex-territoire de Danzig, il y fait à la fois connaissance des poux et de l'hiver prussien, lequel n'a pas grand chose à envier à son voisin russe.

Au IA, les méthodes administratives sont souvent dures. A l'arrivée, la fouille (tâcher de garder au moins son ceinturon pour tenir le pantalon), puis la désinfection par paquets de 200, avec tonte à zéro de toutes les parties pileuses des individus. Tous nus, à l'extérieur par température bien en-dessous de zéro, on retrouve ses vêtements parfumés au formol et sortant tout chauds de l'étuve. La tenue bleue des météo aviateurs est heureusement vite repérée, alors que les pauvres fantassins s'emmêlent dans des montagnes d'uniformes kaki en claquant des dents. Débute aussi l'apprentissage de la "petite faim" chronique, les rations déjà trop justes, étant "écrémées" au fil de la distribution.

Puis l'emploi des K.G. s'organise. Avec 80 compagnons d'infortune, BOIRON est désigné pour un kommando spécial: la pose enterrée d'un gros câble de télécommunications qui sans doute reliait Berlin au futur GQG de HITLER en Prusse Orientale en vue de la prochaine campagne de Russie, - qui commença seulement, on s'en souvient en juin 41.

Cette épreuve se termina pour notre ami fin février 41 par une punition **très bienvenue** de trois jours de cellule où il put au moins se reposer, l'hiver dans la nature lui ayant déjà **coûté 15 kg**. Dans l'espoir d'un meilleur régime, il accepte le travail dans une ferme au village de Brunau où il restera jusqu'en octobre 43 et où il sera même "l'homme de confiance" pour les 8 à 12 autres prisonniers, qui y sont employés suivant les saisons.

C'est là qu'en juin 41, il apprendra l'offensive allemande contre les Russes, dont l'Allemand TREPTAU, qui vécut ses premières années en Russie, lui prédira l'inévitable enlèvement dans les frimas de l'Est, comme pour Napoléon. Bien que son état de santé se soit bien amélioré, ses relations avec son supérieur direct militaire allemand se dégradent, ce qui l'amène à se faire réintégrer au Stalag XXB comme malade. L'hiver se passe à l'abri à la Kartei (fichier) des Italiens "non volontaires" pour la collaboration. En février 44, retour dans une ferme à Krebsfelde dans le delta de la Vistule, où la nourriture est suffisante, mais, comme ailleurs, l'accueil réfrigérant. La consigne devait être de ne parler aux K.G. que pour leur donner des ordres, ou les eng. . . , car TREPTAU fut le seul en 4 ans avec qui BOIRON put converser en cachette.

En janvier 45, le bruit de la canonnade du front se rapproche. On rassemble les prisonniers dispersés dans les kommandos pour les ramener vers l'arrière. Avec 5 ou 6 complices, BOIRON s'échappe et retourne vers l'Est dans l'espoir d'être libéré par l'Armée Rouge. Peut-être 60 km à pied dans la neige avec charge maximale de vivres et de vêtements. Hélas! dans la poche de Danzig, c'est comme à Varsovie, les Russes sont tout près et ils n'arrivent jamais. Et après de longues semaines d'espoir et d'aventures insensées, le 4 mars la Feld-Gendarmerie ramène les fuyards à Danzig, camp de Bischofsberg. Le 10 mars, le bombardement commence; le 19, le camp est incendié par les obus. Quand toute la ville brûle, les K.G. repartent vers l'Est et campent dans des trous creusés dans les dunes de la Baltique, près de Stutthof. 2000 à 3000 Français et Belges survivent grâce à la viande des chevaux tués et à l'eau des fossés!

Le 8 mai seulement, au lieu de bombes ou de balles, les avions à l'étoile rouge lancent des tracts invitant les Allemands à cesser le combat. C'est l'Armistice et la reddition totale de l'armée nazie. Les échanges de mitraille ne s'arrêteront pourtant que le 9 mai vers 2h30 du matin et 13 prisonniers auront encore trouvé la mort **après la cessation** des hostilités.

Ensuite c'est un nouveau rassemblement par les Russes, sur Elbing (maintenant Elblag) où les Français découvrent avec joie leurs compatriotes de l'Escadrille Normandie-Niémen. Puis suivant l'expression de notre camarade, après l'enfer du front, c'est le "grand tourisme par la route Napoléon": Eylau, Friedland, Gumbinnen, un nouveau camp, où l'on suppose un rapatriement par Mourmansk ou Odessa. Vers le 15 juillet, des convois s'organisent par la voie la plus courte et la zone anglaise, vraisemblablement plus confortable, sauf le pont provisoire du Rhin à Emmerich, qui n'inspirait pas confiance. A Eindhoven (Pays-Bas), convoi non signalé, mais un ravitaillement en cigarettes et café au lait est improvisé par la Croix-Rouge Néerlandaise.

Bruxelles, 22h30, ? juillet 45, premier repas préparé et chaud, accompagné d'un discours de DE GAULLE enregistré sur disque. (N'oublions pas que les cassettes n'étaient pas encore inventées!). Les wagons à bestiaux douillettement garnis de paille, sont abandonnés pour des wagons-voyageurs, banquettes de bois, classe dure. Accueil français à Blanc-Misseron à 4 heures du matin, avec le vin rouge que les estomacs délabrés acceptent mal, de même que les trop abondantes nourritures qui suivront. A Paris, suite interminable des formalités de libération, que ces braves types subissent dans un abrutissement complet.

Pour retrouver sa Sarthe natale, BOIRON monte dans un train à Montparnasse et trouve la France bien belle après les désolations apocalyptiques de la Pologne, de l'Allemagne et de la Hollande. Et pourtant Trappes, Maintenon, Chartres, Le Mans et toutes les sous-stations électriques de la ligne ont été bien servies. Et ce n'est pas encore la fin, car la voiture qui devait le ramener à la maison est emboutie par une Jeep américaine, cinq minutes à peine après avoir quitté la cour de la gare du Mans. Encore une nuit, à l'hôtel cette fois. L'avant-dernier dimanche de juillet 45 (le 23?) au matin, Germain BOIRON retrouve enfin sa mère qu'il avait quittée un beau jour de mars 39. Il rentrait bon dernier au logis. On lui a dit qu'à Ecorpain, ce jour-ci, les cloches avaient sonné et qu'on avait bu 26 bouteilles en son honneur, dans sa maison, sur sa table. Mais il n'en a aucun souvenir personnel, tant les échos épouvantables des derniers combats et les effets accumulés de la captivité l'avaient anéanti. Sa santé en restera marquée pour le restant de sa vie, mais heureusement, lui, il est toujours là parmi nous et nous avons le loisir de le remercier de nous l'avoir fait revivre d'une façon aussi émouvante.

Et en bon météo qu'il a toujours été, en matière de conclusion il reconnaît que le vent est demeuré son compagnon de tous les jours, surtout les mauvais quand il soufflait la mort glacée pour les malades et les blessés, mais aussi curieusement les jours fastes quand balistiquement il lui sauvait la vie en déviant les rafales de balles ou les bombes qui lui étaient destinées.

d'après Germain BOIRON (en collaboration avec G.B.)

188, Bd Carnot
72000 - Le Mans

N.B.: La majorité des événements rapportés ici sont cités de mémoire 40 ans après, avec de valables excuses pour les défaillances. Notre camarade a été amené à détruire pour des raisons très diverses, mais combien compréhensibles, les documents écrits en captivité et pourtant emportés lors de l'évacuation de janvier 1945.